

# Introduction<sup>1</sup>

Christine Pagnouille

---

The idealization of presence . . . is a wilful suppression of multiple mediations . . . thus also covering the hermeneutic needs to interpret, to compare, to scrutinize, to look elsewhere, to translate and retranslate the text.  
(Anthony Pym)

As a constitutive part of historical social formation . . . translations develop as both a product of social realities and a means to make sense of, endorse, or seek to transform these realities. They delimit a space in which social agents can understand, defend, justify, control, but also criticize historical structures and relations, and pursue alternatives to them.  
(Alexandra Lianeri)

Si l'éthique, ce concept fort à la mode, concerne les traducteurs, c'est que presque aucune traduction n'est jamais une transposition neutre et transparente, parce qu'il y a bien intervention du traducteur, que celui-ci – parfois à son insu et alors qu'il est persuadé de ne faire que reproduire aussi 'fidèlement' qu'il le peut le texte de départ, va lire cet original à travers le prisme d'un contexte historique culturel et social, d'une idéologie dominante ou au contraire de convictions subversives. Le concept même de fidélité est inévitablement mis à mal par la prise de conscience de la pluralité de lectures possibles. En revanche, la perception du rôle actif du traducteur dans la constitution de sens en est valorisée. Comme on va le voir, ce sont là des points diversement abordés dans les textes repris dans cet ouvrage. Or ils sont aussi au centre de réflexions récentes en traductologie. Pensons à Lawrence Venuti pour qui l'importance de l'intervention du traducteur est tellement essentielle qu'elle est présente dans la plupart des textes rassemblés dans son *Translation Studies Reader*<sup>2</sup>, à Theo Hermans, tant dans ses ouvrages propres que dans le choix de textes dans plusieurs de ces livres<sup>3</sup> et à nouveau dans le type de texte réunis<sup>4</sup>, ou encore à plusieurs

---

<sup>1</sup> Cet ouvrage rassemble des textes dont le point commun est l'engagement éthique dans l'activité du traducteur. N'y est pas abordé un vaste domaine où l'éthique est particulièrement présente : la traduction juridique dans ses diverses déclinaisons. Elle fera l'objet d'une prochaine publication.

<sup>2</sup> Venuti, Lawrence (ed.), *The Translation Studies Reader*, Routledge, 2000.

<sup>3</sup> Et tout particulièrement dans le dernier en date *the Conference of the Tongues*, Manchester, St Jerome, 2007.

textes fascinants réunis par Mona Baker dans le troisième volume d'une série de quatre sobrement intitulée *Translation Studies*<sup>5</sup>, dont Francis R. Jones<sup>6</sup>, Andrew Chesterman<sup>7</sup> et Alexandra Lianeri<sup>8</sup>.

Puisque dans l'acte de traduire, dans les choix posés, une allégeance l'emporte (parfois en dépit même du souhait du traducteur, contraint par son contrat), ce n'est pas à l'aune d'une reproduction fidèle que se mesure l'éthique du traducteur. Contrairement aux idées reçues, tout particulièrement auprès de nos étudiants débutants, une traduction n'est pas la restitution dans une langue cible d'un texte donné en langue source. Sans parler des cas où le commanditaire souhaite un résumé succinct, un aperçu des points principaux, il est fréquent de devoir modifier l'agencement, parfois même – *horresco referens* – les références du texte source. Le plus souvent, en tout cas dans le cadre de la traduction pour l'édition, il s'agira quand même, par une voie plus ou moins détournée, de retrouver la substance même du texte de départ – cette substance qui, en poésie, se niche si souvent dans les plis de la forme. A l'occasion, surtout bien sûr dans les jeux littéraires, tout particulièrement là où interviennent des cultures différentes, c'est la langue cible qu'il faut manipuler. Parfois pourtant aussi, le texte-source n'est que point de départ dont il faut que le traducteur se détache pour satisfaire au mieux l'attente du commanditaire.

Chacun des textes repris dans ce volume, même le plus apparemment théorique, s'enracine dans une pratique spécifique de la traduction. Ils éclairent en quelque sorte la traduction par le bas, sinon par la sueur de celui qui travaille dans la veine des mots, *on the wordface*, pour reprendre une partie du titre de l'ouvrage de Chesterman et Wagner<sup>9</sup>. Ainsi **Anthony Pym** définit l'objet des études en traduction comme distinct de la présence immédiate que suppose la prière. La traduction n'est pas le dialogue de deux personnes en présence mais la médiation qui pallie l'absence. C'est une activité suffisamment spécifique pour n'avoir que peu de rapport avec

---

4 Hermans, Theo (ed.), *Crosscultural transgressions : research models in translation studies II : historical and ideological issues*, Manchester, St Jerome, 2002.

5 Routledge, 2009.

6 'Ethics, Aesthetics and *Décision*, Literary Translating in the Wars of the Yugoslav Succession', 3-24.

7 'Ethics of Translation', 34-43.

8 'Translation and the establishment of liberal democracy in nineteenth century England', 118-140.

9 Andrew Chesterman and Emma Wagner, *Can Theory Help Translators? A Dialogue Between the Ivory Tower and the Wordface*, Manchester, St Jerome, 2002.

l'utilisation métaphorique du terme 'traduction' dans les études culturelles, où il s'applique sans discrimination à un peu n'importe quoi. Pym démontre magistralement que seule la définition traditionnelle de la traduction comme passage entre deux langues protège les différences linguistiques et les limites culturelles, et représente donc sans doute le fondement éthique qui rend possible le respect de l'autre, y compris cette intimité ultime qu'est la prière.

Deux textes suivants portent sur les conditions dans lesquelles travaille le traducteur et la façon dont elles affectent sa production. **Lance Hewson** nous rappelle les conditions nécessaires à une traduction éthique dans un sens moins radical, simplement une traduction correctement effectuée. Il ne suffit pas que le traducteur soit compétent, encore faut-il qu'il ait la possibilité de travailler dans des conditions décentes, essentiellement en termes de délais et de rémunération. L'élargissement de la perspective, qui est indispensable à l'activité du traducteur, est le point principal développé par **Christian Balliu** : à côté du sens des mots, il faut tenir compte du ton, du registre, il faut intégrer la façon dont fonctionne le texte, dont doit fonctionner la traduction, l'effet désiré pouvant être différent dans la langue cible.

Enfin l'étude d'**Anna Svenbro** nous ramène aux textes fondateurs de la réflexion sur la traduction en Occident, ceux de Jérôme et d'Augustin. Elle montre que l'objet de leur débat, c'était déjà la responsabilité du traducteur, la plus ou moins grande latitude qu'il lui est permis de prendre par rapport à l'original, anticipant, si nous voulons bien nous plonger dans la trame de leur controverse, des théories aussi modernes que le *skopos* de Hans Vermeer.

Dans la deuxième partie, chaque auteur parle d'une situation professionnelle spécifique. Jusqu'où le traducteur indépendant qui entre dans le métier peut-il / doit-il bluffer pour se faire une place au soleil ? Telle est la question soulevée par **Benjamin Heyden**, avec une foule d'exemples à l'appui. Quels sont les dilemmes du traducteur travaillant pour la Commission européenne ? demande **Martin Pirard**. Et quelles sont les conditions de travail, et donc les chances de fournir une traduction 'éthique', de ceux qui opèrent dans un syndicat ? s'interroge **Olivier Starquit**. Le contexte dans lequel s'inscrit la traduction de lexique dont parle **Karin Jadoul** est typiquement universitaire ; il requiert attention aux nuances, mais n'est pas exempt de contraintes éditoriales. De quelles trahisons se tissent les fidélités du traducteur de textes financiers, c'est ce qu'explore **Xavier Jeunechamp**. **Pascale Paÿ** se penche sur les choix contradictoires qui se

présentent au traducteur dans un contexte multilingue tandis que **Nathalie Gormezano** prolonge le propos éthique dans deux directions : en nous ramenant vers la situation d'apprentissage et en rappelant que la traduction s'inscrit dans un contexte de transactions plus large dont toutes les dimensions doivent être prises en compte.

Enfin, sept des textes de ce volume portent sur la traduction littéraire, ou d'une façon plus générale, la traduction pour l'édition. **Derrick McClure** expose la spécificité d'une littérature écossaise, quelle que soit la langue utilisée, et montre que reconnaître l'importance de la composante gaélique a été un élément déterminant pour la définition d'un espace littéraire propre, distinct de celui du voisin du sud. Traduire de gaélique en écossais, ce que McClure fait avec bonheur, est une affirmation de ce caractère national en même temps qu'une ouverture sur des textes importants auxquels, sinon, une majorité d'Écossais n'a pas accès. Quelle place les politiques éditoriales laissent-elles à des textes qui ouvrent sur d'autres cultures, en particulier les Caraïbes ? C'est là un des points abordés dans l'article remarquablement documenté de **Marie-José Nzengou-Tayo**. Elle part de la situation multilingue de l'espace caraïbe et examine les traductions disponibles, avec comme conclusion qu'il existe moins de traductions françaises de textes anglais et espagnols qu'inversement. De plus, les traductions existantes sont souvent peu soucieuses d'exactitude locale.

Tandis qu'**Emmanuèle Sandron** efface toute tentation de percevoir la traduction comme seconde, qu'elle affirme que traducteur et auteur sont l'un et l'autre engagés dans une recherche parallèle, celle de ce qu'elle appelle 'le texte idéal', chacun avec les outils de sa langue, **Astra Skrabane** et **Rose-Marie François**, partant de positions complémentaires, éclairent toutes deux une pratique que l'on serait tenté de rejeter d'emblée comme contraire à l'éthique, la traduction en triangle ou traduction relais. Si Skrabane souligne modestement, et peut-être indûment, ses propres limites en tant que traductrice, limites qui l'ont poussée à faire appel à un poète dans la langue cible, François démontre par une série d'exemples dans la traduction de poèmes lettons de Mara Zalite l'importance de chacun des trois pôles : poète auteur, intermédiaire et poète traducteur ; elle nous fait remarquer les pièges à déjouer mais aussi des trouvailles qui vont s'imposer en retour à l'original.

Les deux derniers textes concernent spécifiquement la traduction jeunesse. Celui de **Danièle Laruelle** se situe sur deux plans. Elle y récuse tout d'abord les étiquettes réductrices, puis se penche sur une série d'écueils spécifiques à la traduction jeunesse, comme le choix des mots, le choix des

temps, l'utilisation d'expressions 'branchées'. Finalement cette seconde partie nous ramène à la première, puisque ce qu'il faut neutraliser dans la plupart des cas, c'est l'opposition d'un directeur de collection qui se fonde sur des préjugés accolés aux étiquettes. Les réflexions de **Rose-Marie Vassallo** partent de choix à poser dans la traduction de deux lignes dans un album pour très jeunes lecteurs. Il s'agit donc d'une illustration éminemment concrète et menée avec brio, qui débouche sur quelques interrogations théoriques quant à la position du traducteur.

Certaines approches pourraient sembler secondaire, comme celle qui concerne les traductions de gaélique en écossais ou les considérations sur les différentes politiques de publication de traductions de textes littéraires du domaine caraïbe. Il s'agit là pourtant de réflexions dont la portée politique ne devrait pas nous échapper, ce qui est bel et bien au cœur d'une préoccupation éthique